

Christophe Hardy

Au filet du monde

STANG BIHAN

Quelle quête  
à l'échéance du jour ?

Le matin appelle.

Le morceau du monde  
qui traversa la nuit,  
roule, tangué encore.

L'arpenter pour ancrer sa forme.  
Le prendre en filature : course  
que cailloux, fougères guident.

À la volée saisis les indices : cracs  
d'allumette sur brindilles, feuillages secs.  
Est-ce l'essor d'un merle ?  
Le fouissage d'une musaraigne ?  
Dans le fil du chemin jusqu'à la pensée  
du lointain, je pressens le lieu  
de la halte et du ressac,  
avec pour bagage, l'odeur de l'iode,  
de la vase, du varech.

Plus haut, les entailles sonores –  
je les sais blanches –  
de la volaille qui s'accroche  
au sillage des caseyeurs.

Une réponse d'abord : le théâtre de la lumière.

Elle glisse ses rubans d'or au travers des petits châtaigniers,  
elle raye la terre brune, rebondit  
sur les roches, sur les souches,

elle éveille le vert-jaune des mousses,  
et la pâte des parfums s'étire.  
J'ai franchi le sommeil, les murs de la maison,  
par l'allégresse de mon corps, mesuré  
l'étendue de la ville.

Puis j'en efface la limite.

J'ai vocation de prendre à mains pleines l'océan,  
d'éponger, d'épurer le décor.

Chercher au seuil sans chiffres,  
dans l'expansive demeure ?  
Elle, rose toujours offerte – quatre vents, quatre saisons.  
Des clés ? Il n'y en a pas.  
Mais des couleurs, oui ! fraîches,  
habitables dès qu'entrevues.  
– Vous déciderez-vous ?  
– Je ne suis qu'en visite.

Je dérobe le feu d'une émotion,  
un seul vocable ne peut la dire.  
Est-ce la montée du jour qui l'évapore,  
ou mon pas qui l'épale ?

Je vole  
d'une émotion vers la prochaine.  
À l'une ! puis la seconde.  
Comme un feuilletage de tissus.  
Le monde, à force que je le lise,  
en son aube, étoffé.

Aussi bien dévoilé  
car à la pointe où s'achemine la ria sainte,  
*Stang bihan*,  
vallée longue étroite,  
jaillira d'un calme bloc  
l'œuvre la plus nue.

Je risque le mot : exaucement.

Un désir d'horizons :  
je l'ai porté, ardent,  
jusqu'à cette pointe  
où langue et géographie  
fondent leurs proues –  
fête des torsos, des bras, des seins  
et les tridents brandis à l'assaut de l'air.

L'heure que je dis est fruit d'un accouplement.

Le pays donné mit toute la nuit  
à concentrer ses troupes,  
nouant depuis l'intérieur sources et limons,  
tramant les mots à des lignages  
dans la chambre de clameur –  
je parle de mon corps –  
pour qu'à terme éclate au soleil du rivage  
la présence, à son comble, d'une embouchure,  
et s'ouvre en plus que demi-cercle  
le grand éventail de l'écume et du bleu.

Être ici, dans le sacre du silence.  
Goûter à la perpétuité de l'instant  
sur la lisière de la falaise  
et du flux qui l'écroule.

Goûter à l'explosion,  
elle adoucit le large,  
longtemps résiste à l'emprise du sel.

Sueur et brise se joignent,  
agonisent sur ma peau.

Le toujours vif des braises,  
il n'attend que d'être touché.

Buée du souffle,  
flambée des mots sur la mer.

Vision de salamandre.

## PANAIS

Devant le ciel en fresque verte  
chaque fleur de panais  
offre à notre faim sa constellation  
de miettes blanches.

La chaleur venue, ce sera, dans l'odeur fade,  
juste relevée d'un peu de poivre,  
l'assaut des mouches noires –  
autant de ratures sur la toile.

À moins que nos mains s'acharnent,  
dans un bruit de pliage sec,  
à sectionner les tiges – tubes dans quoi  
coule une liqueur irritante à la peau.

L'enchantement du ciel d'été  
nous l'aurons déséquilibré,  
rompu par crainte que  
se prolongeant  
il ne pourrisse.

## PRAPIC

Prapic : en lisière d'un monde,  
l'asphalte restreint – la route – la promesse.

La géométrie des toitures groupées  
découpe net : angles des ciels.

Plusieurs passages – veines – que l'altitude règle.

La vie verticale livre par muets pavois  
le mot d'ordre : Circulez !

Rien à rester ici. Départs.  
La journée sous la chaîne de la canicule.

Nous chercherons donc, par là-haut, le mouvement de la fraîcheur.

Rien, que passer sur les pentes.  
Les parois – celle que déjà la lumière écrase,  
l'autre que l'ombre immensifie –  
dictent que nous ne sommes pas taillés  
pour prendre pied parmi la roche.  
L'allongement de notre pas trouve son rythme,  
éprouve la dimension du plein air qui nous tient.

Les lacets du chemin font et défont l'écheveau des pensées.  
Au-dessus, la fonte du glacier produit cette vigueur de l'eau.

Le fil d'un bruit.

Chaque fil : torrent.  
À droite, à gauche, au-delà du pied, du cap, jusqu'au bout de l'index,  
les fils de bruit concordent.  
Musique ! La terre traverse l'épaisseur, danse, se plisse.  
Chaque creux désaltère.  
Musique des cascades.  
Chevelures dénouées, traînées, lissées entre les herbes –  
tant d'Ophélie incluses  
à la masse des névés,  
s'écartent à la faveur d'août.  
Touché !

Saisi l'instant farouche, l'être en un sens amassé.  
Ce wasserfall, sous mes doigts, enchanteur,  
depuis les nues, marchande son miel de lumière et d'eau.  
Cet autre de vif argent tombe d'un déversoir à l'est –  
on voit les traces blanches, persistance de neige ;  
elles marquent, comme peau léoparde, l'éboulis.

Toute la convergence, en mon regard, des sources !

L'air des estives palpite – étreinte de la chaleur.

L'eau froide caresse, opiniâtre, le noir de la pierre.  
Ou gifle,  
que le soleil enflamme, glacée, sur la plaque d'ardoise.

Boire ?  
Comblé, creuser la soif ?  
La même oscillation que lorsque l'on écrit ?  
Non, mais l'espoir  
de glisser dans la chair du paysage.

L'intrusion de la main au torrent fait note dans la symphonie.

Rien,  
que l'échappée continue des sources.  
Le vent amaigrit les branches de mélèze,  
il sèche la sueur, pince notre peau.  
Nous voici linge épinglé entre les balustres d'alpage.  
Nous simplifions les gestes.

Résistance au minéral,  
à l'aplatissement des troupes vertes de lichens.

Au flanc du précipice les framboises réservent  
un arôme de fin d'été. Cela coule au gosier,  
pique le goût, comme une avalée de bois sec.

Le sommet approche, se dérobe.  
Le chemin contourne, esquive, assaille.  
Quand, l'issue ?  
Nous sentons, aiguisée par l'effort, l'écharde  
en pointe dans l'esprit : qu'il nous faut une visée sensible  
vers quoi tendre le corps.  
Nous n'obéissons pas au cycle calme des framboises.

À quelle saison céder nos fruits ?  
Quelle station, pour entonner le chant qui épuise nos forces  
et fasse, jusqu'à l'hiver, passerelle ?

Le bruit des cascades se fige.  
Le silence est surface dans quoi le reflet  
magnifie la présence du décor.

Au terme de la course, la perfection du lac.  
Des poissons antédiluviens que traquent, incrédules, deux pêcheurs.

Marcher.  
Passer outre.  
Tracer.

Quelque chose jaillira de la liberté de nos heures.

## CANARD DÉCAPITÉ

Col tranché,  
ailes folles,  
le canard coule en sang par la tête.

Col tendu comme les ailes (mais perpendiculaires),  
il évente la terre battue de la cour.  
Goutte après goutte, une ligne de sauvette  
marque la direction du potager.

Je rêverai cette nuit à des fleurs –  
pivoines à pétales rouges, lourds.  
Elles ont éclos par place, dans le droit fil du sacrifice.

Rouges pétales, ailes de sang.

Une forme établie dans la terre : sa beauté.

Une vie mouvante, retraçable, à nos pieds  
avant que l'éponge du temps  
la boive : son effacement.

## FRÊNES

En ce temps de vent qui fauche,  
lorsqu'au creux, sous l'horizon, se porte la fanfare,  
que l'air fouille le pays comme un visage,  
frênes,  
vous opposez des fûts droits :  
grandes orgues d'écorce.

Jeu majeur !  
Jeu pour que l'espace bondisse  
aux intervalles que vous désertez.  
Jeu pour l'apprenti qui manœuvre –  
Hissa ! oh ! hisse ! –  
vers le poste de cime, et défie  
les attaques du gel sur ses doigts.

L'hiver ici déroule une carte aux traces franches,  
et se donne à lire comme la rêverie d'un autre lieu.

Frênes,  
votre présence n'épuise pas le morceau du monde  
à l'affût duquel je me suis installé.

Bois, votre prélude quadrille en moi  
le territoire où vierge et familier sont indénouables.

Entre chacune de vos maîtresses branches  
un tissu d'aventures se trame.  
Celles à l'horizontal font socle à la danse  
de qui affirme une liberté d'articulations.

Funambule, mon être,  
et l'esprit, corde tendue, tisse.

Ce qui est pris échappe au gouffre.